

# Le Libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à Georges VIDAL

QUOTIDIEN ANARCHISTE  
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10°)

Après 20 heures, 123, rue Montmartre. — Téléphone : Louvre 12-11

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE:	POUR L'ÉTRANGER:
Un an . . . 48 fr.	Un an . . . 80 fr.
Six mois . . 25 fr.	Six mois . . 41 fr.
Trois mois . 13 fr.	Trois mois . 22 fr.

Chèque postal Feraud 586-65

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

# L'EFFONDREMENT DE L'ACTION FRANÇAISE

## Devant les faits ils reculent

Voici donc les faits tels que nous pouvons les reconstituer à ce jour :

Philippe Daudet, malgré la tendresse qu'il ne cesse d'éprouver pour sa mère, se décide à partir.

« Depuis longtemps », il est anarchiste, mais il « n'ose » l'avouer chez lui — à cause de son père dont il connaît la violence grossière.

Il quitte la maison paternelle avec l'idée de se faire une autre vie, en Amérique.

Il part pour le Havre et cherche à s'embarquer pour le Canada, sur un vapeur où il travaillera comme ouvrier électricien.

Ses tentatives de voyage sont vaines. Que va-t-il faire ? Rentrer chez Léon Daudet — c'est impossible, car il lui faudrait continuer à dissimuler ses convictions, à jouer la comédie répugnante d'Action Française : assister aux défilés, aux cérémonies royalistes. Il ne peut plus. D'autre part, il lui sera impossible de vivre en liberté selon ses idées. Le père monstrueux le ferait enfermer comme fou.

Devant cette impasse une décision lui vient. Il commettra un geste qui le libérera de sa famille et le fera entrer, tête haute, chez ses camarades anarchistes. Il veut accomplir un acte de révolte, s'imposer par un attentat.

Pour cela, avant de quitter le Havre, il cherche à acquérir un revolver. Il se rend chez un armurier qui lui refuse la vente.

Il part donc pour Paris, le jeudi matin. L'après-midi du même jour, il arrive aux bureaux du Libertaire. Il voit Vidal et quelques compagnons. Sans leur révéler son identité, il leur fait part de sa situation familiale, de son état d'esprit. Il leur dit sa volonté de « faire quelque chose ». Vidal essaie de l'apaiser, de le faire patienter, de le distraire. Philippe travaille avec les copains au départ du numéro du Libertaire qui vient de paraître. Il dîne avec eux. De la sympathie se crée. L'envie de vivre ce libre compagnonnage naît en lui. Mais il pense à Léon Daudet, son père, à sa maison. Les menaces d'internement lui reviennent.

Le lendemain, il retourne au Libertaire. Et le voilà parlant encore d'attentat, reprochant même aux compagnons de ne plus assez agir individuellement. Il se croit moralement obligé de faire quelque chose, à tout prix. « Sa cause l'appelle ». Il écrit un mot d'adieu à sa mère, dernier billet qui signifie sa conversion déjà ancienne à l'idéal anarchiste, sa crainte d'avouer cette conviction devant sa famille, et le mutisme de son cœur, en cette heure tragique, à l'égard d'un père qui est Léon Daudet.

Puis il dit adieu à ses frères anarchistes.

Dès lors commence le mystère entrecoupé d'éclairs d'évidence.

Philippe, à qui Georges Vidal, malgré ses prières, n'a pas voulu fixer le geste à accomplir, cherche, hésitant, le meilleur moyen de faire connaître sa révolte contre la Société et le milieu dont il souffre.

Dans la nuit, il échoue au « Grenier de Gringoire », où il ne trouve plus Vidal avec qui il avait rendez-vous. Il voit d'Arvay, qui lui prête quelques francs, puis s'en va. Il est une heure et demie du matin.

Le jeune homme rôde à travers Paris nocturne, dans l'attente du petit jour.

Le samedi matin, il retourne au « Grenier de Gringoire » et cherche à vendre son pardessus. Il demande d'Arvay de lui prêter trente-cinq francs qu'il prie Vidal, par lettre, de rembourser sur les cent francs déposés au Libertaire.

Puis Philippe s'en va vers l'inconnu et vers la mort.

Dans l'après-midi de ce même jour, il se suicidait en taxi, tandis qu'il passait, boulevard Magenta, devant la prison de Germaine Berton.

Depuis, tous les documents et témoignages recueillis ont confirmé cet historique des faits :

1° L'autographe de la lettre d'adieu publiée par le Libertaire dans son édition spéciale du 2 décembre ;

2° Les affirmations de l'hôtelier du Havre ; celles du chauffeur de taxi qui

promena Philippe sur le port et qui le reconnut ; la lettre de ce chauffeur reçue par Léon Daudet ;

3° La déposition d'un armurier du Havre auquel Philippe essaya d'acheter un revolver ;

4° La saisie de l'original des manuscrits de poèmes et de la lettre écrite au « Grenier de Gringoire » ;

5° Les résultats de l'autopsie qui conclut au suicide.

Après cela, que peut-il rester de toutes les accusations du trio Léon Daudet-Maurras-Pujo dans l'Action Française ?

Rien qu'un amas de mensonges criminels parmi lesquels nous cueillons :

1° Le maquillage initial de la vérité, quand l'A.F. voulut faire croire à la mort naturelle de Philippe, à la suite d'une courte maladie qui avait mis fin aux jours d'un « fervent camelot du roi, collaborateur promis à son père qu'il adorait et à Maurras qu'il vénérail » ;

2° La fameuse séquestration de Philippe, dans les bureaux du Libertaire, depuis le mardi, jour de la « fugue », jusqu'au samedi, jour de sa mort ;

3° L'assassinat de Philippe par les anarchistes ;

4° La négation de l'authenticité des papiers reproduits par nous en édition spéciale.

Tout l'échafaudage de calomnies cyniquement édifiées par Léon Daudet et ses complices s'effondre d'un seul coup. Toute l'enquête tourne à la confusion des sinistres bonshommes qui prétendaient nous égarer, en salissant la mémoire du cher petit « copain ».

Et ils doivent avouer, aujourd'hui, leur infamie sans armes, leur impuissance à nous salir et à nous perdre.

L'Action Française d'hier était l'image frappante de cet effondrement. La manchette elle-même était le désaveu de tout ce que les rédacteurs de l'A.F. avaient prétendu jusqu'à ce jour au sujet des documents publiés par nous en édition spéciale. Elle affirmait : « Les Papiers de la Victime ».

En article de tête, Léon Daudet capitule en se retranchant derrière le cadavre de Maurice Barrès. Charles Maurras s'en tire piteusement en injuriant notre ami Georges Vidal.

Quant à Maurice Pujo, il n'ose même plus signer. A la place de son article, nous trouvons des informations commentées tête basse, plume rabattue.

Rendant compte de l'autopsie, après avoir constaté qu'il ne peut être question d'assassinat, de l'avis même des médecins légistes qui ont examiné la plaie, l'A.F. ajoute hypocritement, bêtement :

« L'autopsie, au surplus, n'est pas complète, car il reste à faire un examen toxicologique pour lequel les viscères ont été prélevés. »

Puis le journal du fou royal est forcé de reproduire la dépêche du Havre, éblouissant que Philippe « avait le désir d'acheter une arme à feu ».

L'A.F. en est également réduite à écrire :

« Nous pouvons confirmer ces renseignements en ce qui concerne la lettre du chauffeur. Léon Daudet l'a reçue tout récemment et il l'a immédiatement transmise au juge d'instruction. Si nous n'en avons pas parlé plus tôt, c'est afin de ne pas gêner les vérifications nécessaires. »

Et enfin ceci même, qui prouve toute la bonne foi de Vidal, quand il déclarait n'avoir pas vu Philippe avant le samedi cinq heures du soir :

« Mais nous pouvons ajouter au récit de Radio quelques détails qui ne sont pas sans intérêt. Au cours de la promenade qu'il fit autour des bassins, Philippe entra en conversation avec le chauffeur. Comme il lui disait qu'il voulait prendre le train de 10 h. 3, le chauffeur lui en indiqua un autre, plus pratique. Philippe n'en voulut pas, parce qu'il le faisait arriver un peu plus tard à Paris. »

Et enfin une sottise finale achève de démontrer l'effondrement de l'Action Française. Du fait que notre camarade Philippe Daudet « abandonna dans la voiture un numéro de l'Humanité », et que « peut-être il acheta ensuite le Li-

bertaire », le rédacteur royaliste en conclut qu'il voulait se procurer un revolver pour tirer sur nous !...

Dans le mensonge, la sottise et la folie, la bande des aigrefins d'Action Française s'embourbe depuis longtemps chaque jour davantage. Mais aujourd'hui c'est, pour les chanteurs du nationalisme intégral, une véritable catastrophe. Ils ont joué leur dernier atout. Ils sont en train de perdre toutes leurs cartes. Hardi ! les gars. Nous les aurons. Ce n'est pas ici que le fascisme pourra prendre racine. Voici un moment que de la bonne graine se répand dans ce pays. Elle germe ; elle pousse. C'est de la semence d'Anarchie. Demain ne sera pas plus pour le Roi que pour les Dictateurs. Demain sera à l'individu libre.

Et pensons longtemps, avec émotion, au petit gas qui, en se libérant de sa classe et de son parti, a su, d'un geste désespéré nous redonner l'espoir de le venger, un jour prochain.

LE LIBERTAIRE.

Dégonflage de leurs témoins

Les fameux témoins de l'Action Française, qui, selon les affirmations de Pujo, devaient révolutionner l'instruction, ont été interrogés hier, par M. Barnaud.

L'interrogatoire fut une vraie rigolade. Deux pauvres diables, hommes sandwiches de leur métier, s'étant vantés, l'autre jour, dans un bar, d'avoir vu et entendu mille et mille choses au Libertaire furent traités à l'Action Française qui, aussitôt, sans plus de renseignements, les embaucha comme témoins.

Ces malheureux ont avoué, hier au juge, qu'ils ne savaient absolument rien et ne s'étaient mêlés à ce jeu qu'après avoir touché le bon pognon des royalistes.

Ah ! c'est bien le tour à Daudet, Maurras, Pujo et compagnie d'être des poires, voilà si longtemps qu'ils tapent les autres.

M. Forest... exagère

M. Louis Forest en a de bonnes. Dans un de ses Brobos d'un Barisien, comme dit le Canard Enchaîné, l'auteur a sa manière la mort du petit Philippe Daudet, selon lui anarchiste et royaliste tout à la fois.

Ecoutez-le :

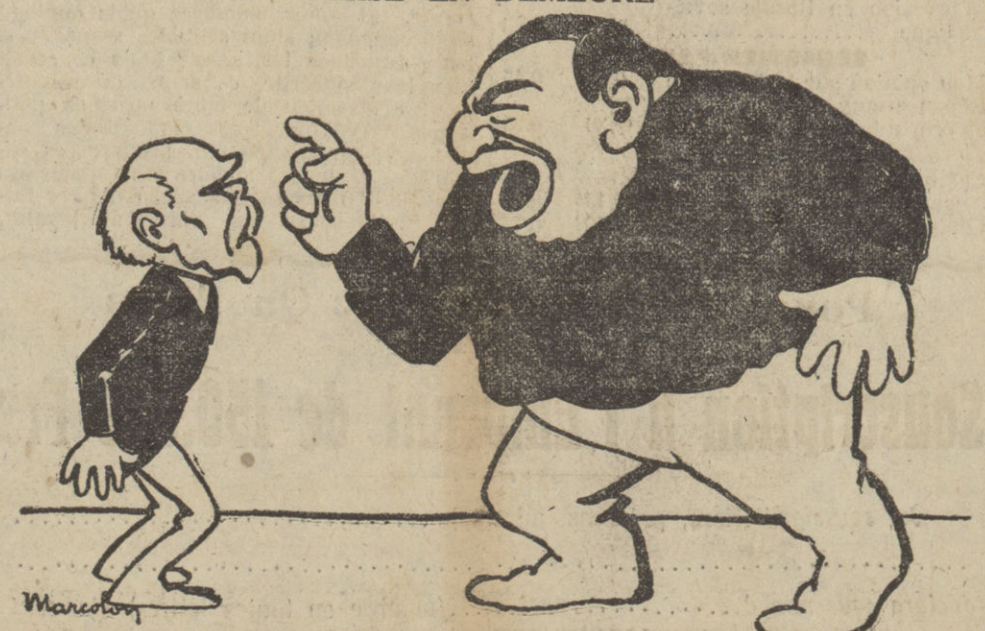
La mort de Philippe Daudet fait couler bien de l'encre autour du sang. Des hypothèses variées ont été avancées. En voici une que je hasarde :

L'enfant était atteint de troubles mentaux. Fait acquis. Dès lors, deux suppositions sont permises... ou l'adolescent, surexcité, s'est rendu chez des anarchistes pour découvrir quelques secrets utiles à la cause de l'Action Française, ou, comme l'assurent les libertaires, il était, dans la réalité, converti à leurs idées.

Dans ce dernier cas, il est probable que la victime du drame était atteinte de « dédoublement de la personnalité ». Elle pouvait parfaitement être tantôt royaliste, tantôt anarchiste, selon l'ambiance, et ne même plus se rappeler, dans un état de conscience, ce qu'elle était dans l'autre.

Dédoublement de la personnalité ?

## MISE EN DEMEURE



— Et si tu ne fais pas coffrer ceux du « Libertaire », tu auras de mes nouvelles !

## Georges Vidal à l'instruction

Notre camarade Georges Vidal s'est rendu au Palais, à 14 heures, chez M. Barnaud, juge d'instruction. Décidément nous sommes en face de l'effondrement complet des manœuvres de l'Action Française. Clairs et patents, les faits s'affirment tels que nous les avions dénoncés. Notre camarade a retracé (pour la centième fois !) l'histoire du drame depuis l'arrivée du jeune homme inconnu au Libertaire jusqu'à son départ.

La déposition de Georges Vidal se poursuivra demain dans l'après-midi.

Sur la mort d'un enfant

Ce fut pour moi une bien grande stupeur que de lire le titre de l'édition spéciale du Libertaire du 2 décembre : « La mort tragique de Philippe Daudet, anarchiste ». Le mort tragique de Philippe Daudet, anarchiste ?

Certes, certains entrefaits de journaux m'avaient fait savoir que le fils aîné du maquignon d'Action Française était mort. Mais loin de soupçonner l'atroce vérité, je n'avais attaché aucune importance à cette nouvelle égarée à dessin entre une réclame de Girardet et la description palpitante d'intérêt d'un écarboulement de chien par une automobile.

Et puis voici que j'apprends soudain que Philippe Daudet n'était point trépassé de mort naturelle, mais bien qu'il s'était suicidé. Et pourquoi ce geste ? Parce que Philippe Daudet était égaré par la société actuelle.

Qui nous l'a faite, pourtant, cette société haïssable, si ce n'est le brelan de coquins embrigadés sous la bannière sang et or du Bloc nationaliste ? Et qui conduisait encore la convulsion, si ce ne sont ceux qui, dans la coulisse, tiraient à l'aveugle les ficelles des ignobles pantins, maîtres féroces des destinées de la nation ? Il y aurait bien des choses à répéter si, remontant aux sources, nous allions tirer de leurs antres avec des crocs à viande les gredins qui fournissent les fonds secrets avec lesquels la Grande Prostituée de presse peut faire s'éterniser le règne du mercantilisme d'où vient notre effroyable misère à nous les pauvres.

On a trouvé à l'Action Française une rubrique : « Le Boche ! » Il est tacitement entendu que tout ce qui est boche devient exécrable. Après avoir fait mijoter à point le naseux bouillon patriotique et fait absorber cet élixir de crevaillon aux imbéciles qui forment la majorité des humains, la cause était manifestement gagnée.

Tout ce qui trouvait que tout n'était pas pour le mieux dans la plus belle France, était sans conteste vendu aux Boches. Une affiche qui souille encore à l'heure présente les murs de la Capitale vient à propos fortifier cette assertion : « Les Boches préparent la guerre ; ils préparent aussi nos élections. » Ce qui revient à dire que ceux qui rêvent de faire s'écrouler dans son ordure le Bloc national cher aux champions du nationalisme intégral sont à la solde des infâmes Teutons.

Donc, tout ce qui est adversaire du Bloc des Mercantis est ami des Boches, partant, le mauvais Français, le champion, le traître... qui a fait place au Bolchevik qui, il y a quelques lunes, ne savait point se promener autrement qu'avec un couteau de nettoyeur de tranchées entre les quenottes.

Les patriotes n'ont donc qu'à ouvrir Peil et le bon. Comme les patriotes sont des imbéciles ou des canailles, et en même temps des dictateurs, ils feront œuvre pie en votant contre les ennemis de la Patrie.

Du fumier bourgeois naissent parfois des fleurs qui nous embaument. Il y a eu Jean Rostand, quelques autres... et puis nous avons eu aussi Philippe Daudet ! Et ce qu'il y a de plus sublime, c'est que les autres étaient des hommes, tandis que le pauvre Philippe était un enfant.

Entendez-vous, vous tous ? Philippe Daudet avait quinze ans !... A quinze ans, il avait déjà vu toutes les laideurs de la vie. A quinze ans, il s'était créé une âme.

Je me souviens qu'un de nos plus fiers patriotes à qui on rappelait ses idées subversives d'autant, répondit par une boutade dépourvue de sagesse :

« Si à vingt ans on n'est pas anarchiste, c'est qu'on est dénué d'âme. Celui qui reste anarchiste, passé l'âge de trente ans, n'est rien moins qu'un imbécile. »

Pour ne pas être un imbécile, celui-là, après avoir lancé les autres dans l'immense mêlée de la guerre, est allé combattre pour la bonne cause, à des centaines de kilomètres des lignes du front.

Or, à quinze ans, Philippe Daudet s'est révélé autre chose que ce à quoi il paraissait destiné par sa naissance. Il a compris l'horreur qu'il y avait à vivre dans notre société pourrie. Etant converti aux idées saines, il a voulu emporter sa foi dans la tombe, et il est mort.

Cela fera-t-il réfléchir les gens qui, chaque jour, harcèlent les réfractaires avec la lâche obstination que leur confère l'assurance de l'impunité ? Je ne le crois pas pour ma part, parce qu'ils sont pris dans un engrenage dont la peur, même ne leur permet pas de s'évader ; cette peur, que l'on appelle la prudence, et qui est, dit-on, le commencement de la sagesse...

En tout cas, quoi que disent ou fassent les pitres d'Action Française à notre endroit, aussi irrésistible que soit pour certains le flot chargé d'immondices qu'ils lancent dans notre direction, il y aura toujours maintenant entre eux et nous le pauvre petit cadavre de l'enfant au cœur pur, qui a voulu mourir, parce que les hommes répugnants parmi lesquels il avait vécu avaient fait descendre un incommensurable dégoût tout au fond de son âme.

Brutus MERCIEREAU.

Des améliorations, déjà

Le Conseil d'Administration de notre quotidien s'est réuni hier soir et a pris d'importantes décisions.

Celle-ci d'abord : Le Libertaire paraîtra tous les jours sur quatre pages à partir du 25 de ce mois au plus tard. En même temps qu'un journal d'idées et d'action il sera un journal d'information et la personne qui l'achètera n'éprouvera pas le besoin de s'en procurer un autre pour être au courant de toutes les choses de la vie.

Autre décision : En attendant le 25 décembre, notre Libertaire paraîtra sur deux pages les lundis, mardis, mercredis, vendredis et samedis ; sur QUATRE PAGES le DIMANCHE et le JEUDI.

Voilà deux décisions qui vont faire sauter de joie les anarchistes, et même causer bien du plaisir à nos lecteurs occasionnels.

C'est assez pour aujourd'hui. Demain nous ferons connaître aux amis d'autres décisions presque aussi heureuses que les précédentes.

Achetez dimanche notre numéro sur quatre pages. Mettez-le dans toutes les mains, il contiendra de justes et belles définitions de notre idéal anarchiste.

Quelques extraits du discours de Mussolini :

« Quant aux rapports spirituels entre les deux pays, Italie et Russie, ils sont excellents. Je ne surprendrai pas la Chambre en lui disant que pendant le mois de Corfou, la seule presse qui ait été orientée avec sympathie envers l'Italie a été la presse russe. »

« Naturellement, quand on place le problème de la politique extérieure sur le terrain de l'utilité nationale, il faut le donner à l'Italie, moi gouverneur italien, donnant une preuve de ma bonne volonté, je reconnais le gouvernement des Soviets. Moi, gouverneur italien, je vous fais rentrer, vous Russie, dans la circulation politique et diplomatique de l'Europe occidentale, mais vous Russie, donnez-moi des concessions de matières premières dont l'Italie a tant besoin. »

Qui dira, après cela, qu'un gouvernement fait mieux qu'un autre le bonheur du peuple, et que celui de Russie vaut mieux que celui d'Italie ?

— Pas nous, assurément. Pas vous, non plus, amis lecteurs.

En Allemagne

« Une bagarre s'est produite à Wanne (Westphalie) entre chômeurs et policiers : 7 morts et 30 blessés. »

C'est le texte d'une dépêche qui nous parvient.

De pauvres femmes et de malheureux ouvriers sans pain sont tombés pour avoir osé demander l'indispensable à la vie.

Car c'est un crime que de « crever de faim » !

